

Ironiser en catimini ou persifler en chœur

Gilles Archambault, *Les Choses d'un jour*, Montréal, Boréal, 1991.

André Brochu, *L'esprit ailleurs*, Montréal, XYZ éditeur, 1992.

Réjean Beaudoin

Volume 34, numéro 4 (202), août 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31391ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1992). Compte rendu de [Ironiser en catimini ou persifler en chœur / Gilles Archambault, *Les Choses d'un jour*, Montréal, Boréal, 1991. / André Brochu, *L'esprit ailleurs*, Montréal, XYZ éditeur, 1992.] *Liberté*, 34(4), 118–125.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

IRONISER EN CATIMINI OU PERSIFLER EN CHŒUR

Gilles Archambault, *Les Choses d'un jour*, Montréal, Boréal, 1991; André Brochu, *L'esprit ailleurs*, Montréal, XYZ éditeur, 1992.

Je l'ai écrit plusieurs fois: l'avis que j'aime recevoir à propos de mes livres ne doit jamais être loin du silence. Qu'on semble ne pas m'en vouloir d'avoir écrit un roman, voilà qui me convient.

Gilles Archambault, *Chroniques matinales*

Tout le monde aura reconnu la voix nocturne de l'animateur radiophonique des émissions de jazz, le ton inimitable du chroniqueur de «CBF Bonjour», l'humeur imprévisible du billettiste. Je me flatterais beaucoup de laisser entendre que je connais personnellement l'auteur d'*Enfances lointaines*¹ et des *Choses d'un jour*², mais je suis certain que quiconque a eu le plaisir de le rencontrer en chair et en os, ne fût-ce que quelques instants, ne s'étonnera pas de mon

1. Montréal, Boréal, 1992. La première édition de ce recueil de nouvelles a été publié aux Éditions du Jour en 1972.

2. Le dernier roman de Gilles Archambault, publié aux Éditions du Boréal en 1991.

étonnement: comment un homme si calme, si posé, si modeste peut-il exiger tant de renoncement de son lecteur sur la façon dont il faudrait parler des livres qu'il publie? Tant d'humilité ressemble à une certaine insolence. Ne nous y trompons pas et craignons plutôt l'acrimonie qu'on risquerait de s'attirer en allant commencer par une profession d'admiration: «Rien n'est plus désagréable que les gens qui veulent vous témoigner leur reconnaissance³.» Comment s'y prendre alors pour révéler l'art caché de cette écriture empreinte d'une *suprême discrétion*? Il n'est pas facile de louer ou de dénigrer à *voix basse*⁴. Le malheur de la critique est d'être née «loin du silence».

Ce petit problème soulève quand même une question qui force l'attention: faut-il prendre au sérieux les déclarations aigres-douces qui remplissent toute l'œuvre de ce maître de l'ironie? Je serais d'ailleurs bien embarrassé de préciser ce que j'entends au juste par le mot ironie, particulièrement à propos des livres de Gilles Archambault. Je prends une phrase au hasard: «Je sais bien qu'il faudrait nuancer, ma femme n'est pas si féroce, mais ce soir, dans cette salle trop sombre, entendant malgré moi une conversation banale ou vulgaire, je me sens aller à la dérive⁵.» La sourdine souhaitable («il faudrait nuancer») n'aboutit qu'à faire vibrer davantage l'aigu de la protestation. Comment appeler cette torsion grimaçante qui ne se permet pas d'autre expression que la forme vaguement contrainte du sourire?

Au fond, Gilles Archambault est un moraliste, peut-être le seul représentant québécois de cette importante tradition d'écriture française. Observateur des travers de ses

3. *Les Choses d'un jour*, Montréal, Boréal, 1991, p. 104.

4. Les lecteurs de Gilles Archambault auront noté que les mots soulignés invoquent le paratexte: même les titres de ses livres témoignent d'une préférence marquée pour le mode mineur.

5. *Les Choses d'un jour*, p. 43.

semblables et fin censeur de lui-même, qui saurait trouver grâce à ses yeux? Inutile d'ajouter qu'un moraliste n'est ni un docteur en morale ni un défenseur du moralisme. Il est par contre le prosateur qui instruit le procès de la bêtise et de la veulerie universelles, même si le coupable pointe toujours le bout de l'oreille sous la toge du magistrat. Seul témoin d'un narrateur défait, le lecteur n'est pas non plus dispensé de se demander si son concours est requis au banc du témoin ou à la barre de l'accusé. C'est que le récit à la première personne, parallèle à l'action qu'il raconte et rédigé (le plus souvent) au présent, se présente comme une confidence adressée à soi-même, une sous-conversation muette, une sorte de conscience parlante et contemporaine de la scène du vécu, bien que soigneusement dépouillée de tous les artifices du journal. C'est le texte non raturé que l'écrivain produirait au plus près de l'existence, au ras de l'expérience quotidienne. La distance infinie du poème et la proximité éblouissante du corps sont les véritables enjeux de cette aventure d'un jour. *Les Choses d'un jour*, c'est justement la fiction d'une impossible coïncidence de l'amour et de l'écriture. Assez lucide pour estimer la rencontre improbable, le narrateur ne la croit pas moins nécessaire.

Il faut résumer les données élémentaires de l'intrigue, puisque «Dans cette histoire où chacun se démène, il est difficile de savoir ce qui se passe vraiment ou qui tient le mauvais rôle. Surtout si un élément du début nous manque...⁶» Poète et professeur au Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu, Martin Désourdy — tel est le nom du narrateur — vient de remporter le prix Ronsard des Amériques, qui est doté d'une bourse de vingt mille dollars. Amateur de jazz, il prend une semaine de vacances pour aller à Montréal au temps du Festival: de toute façon, sa femme est très

6. Jacques Boulерice, *Le Vêtement de jade* (récits), Montréal, l'Hexagone, 1992, p. 35.

occupée par sa propre carrière et elle n'entend rien à la musique. Le couple fait bon ménage, mais après vingt-cinq ans de vie commune, c'est plutôt le pacte de non agression que la passion partagée qui scelle son union. Le moteur du drame réside bien sûr ailleurs: «Un quasi quinquagénaire qui décide de tout abandonner pour suivre une femme de vingt-trois ans dont tout le sépare. De surcroît, la belle enfant écrit un mémoire sur moi⁷.» Croyez-vous que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes romanesques? Ce serait compter sans la prose en demi-teintes de Gilles Archambault: «J'ai cru découvrir le bonheur, l'ivresse du moins, et tout s'écroule. Il y a de quoi en faire un drame, et je ne me priverai pas d'exagérer. Mais pour l'instant, je ne peux que geindre⁸.» J'attire l'attention (en soulignant) sur cette permission d'exagérer qui insinue clairement le plaisir mélancolique du dépit. La «belle enfant», qui se prénomme Julie, impose en effet une cruelle épreuve à son nouvel amant dès le début de l'aventure: cette jeune universitaire en mal de thèse caresse aussi l'ambition de devenir chanteuse de rock'n roll et elle annonce à Martin qu'elle part en tournée avec son groupe, juste au moment où le poète comptait passer avec elle la semaine de vacances conjugales qu'il s'accorde en faveur du jazz et de sa nouvelle conquête. La situation s'aggrave lorsque Julie révèle candidement que le pianiste de la bande est son ex-petit-ami, ajoutant aussitôt que tout cela est de l'histoire ancienne, que Martin n'a pas à s'en faire et que c'est bien lui qu'elle aime. Quand il apprend encore qu'elle chantera dans des motels de province aux abords plus que louches, c'en sera fait de la tranquillité d'esprit du poète amoureux.

Après une poursuite sordide à Sherbrooke, où il tâche d'épier la conduite de sa jeune maîtresse, Martin tente de se rapprocher de son épouse, l'intraitable Carole, qui a

7. *Les Choses d'un jour*, p. 118.

8. *Ibid.*, p. 42.

découvert entre temps le pot aux roses et qui n'a aucune raison de mettre des gants blancs: «On finit toujours par être dur avec moi⁹», gémit-il. Il se souvient aussi qu'il n'a pas vu sa vieille mère depuis dix ans et qu'il ignore même si elle est encore de ce monde. Il retrouve la trace de la vieille dame qui n'est pas exactement de tout repos et entreprend sa réconciliation avec elle. Exagérer, geindre, s'accabler de tous les péchés du monde et se faire l'artisan de sa déchéance, le poète couronné semble avoir pour cela un véritable appétit. Il donne la mesure d'un beau talent dans l'application qu'il sait mettre à tisser son malheur. On sent combien le bonheur qui semble marcher à sa rencontre (la reconnaissance publique de son œuvre, la fougue amoureuse d'une admiratrice jeune et jolie) lui serait en compensation d'une insupportable banalité.

*Je suis poète, me répétais-je, en me moquant. J'aime me moquer de moi.*¹⁰

*Je m'enfonce dans mon misérabilisme, je me fais du cinéma, j'insiste sur mes déconvenues réelles ou fictives.*¹¹

*... je suis de ceux qui ont été condamnés à la réflexion. Pour quelques minutes d'expérience, combien d'heures de rumination?*¹²

*Il n'y a pas à dire, je suis malheureux.*¹³

*J'ai sûrement l'air pitoyable.*¹⁴

9. *Ibid.*, p. 43.

10. *Ibid.*, p. 46.

11. *Ibid.*, p. 48.

12. *Ibid.*, p. 59.

13. *Ibid.*, p. 78.

14. *Ibid.*, p. 94.

... la beauté même, et la perception qu'on en a, est source de mélancolie...¹⁵

*Je n'ai jamais eu ma place dans le monde. Ce n'est pas ce soir que les choses changeront. Je me meus dans le désarroi avec une aisance admirable. (...) Je ne reconnais plus rien. Je ne me reconnais plus surtout. Ai-je vécu ces dernières années?*¹⁶

Un tel profil est familier à qui connaît l'univers du romancier. Martin Désourdy est un être effacé qui a toujours vécu dans le monde feutré des auteurs qu'il pratique. Il ne se fait aucune illusion sur son œuvre et ne se flatte guère sur sa virilité: «Je suis de ceux qui ne sortent pas aisément de leur cocon. Trop discret avec les femmes, c'est évident¹⁷.» En somme, l'écriture n'est peut-être que la fixation d'une enfance à la fois malheureuse et interminable. La peur du ridicule et l'autodérision, le goût du raffinement et l'entourage de la vulgarité, la froide intelligence et le marasme du sentiment composent ce portrait aussi peu complaisant que possible de l'écrivain accompli et de l'homme mûr qui refuse de se raconter des histoires à dormir debout. Entre autres sujets de sarcasme, Martin n'épargne surtout pas son activité lyrique. Il évoque même *La vie est ailleurs* de Kundera comme mise en question exemplaire du génie poétique. Lorsqu'il ajoute avoir été blessé par la charge du romancier tchèque, on peut se demander une fois de plus s'il faut ajouter foi à l'aveu, puisque Désourdy cite fréquemment ses propres vers fictifs sur un ton qui ne ménage pas toujours son amour-propre. Il y aurait de belles études à

15. *Ibid.*, p. 103.

16. *Ibid.*, p. 105.

17. *Ibid.*, p. 62.

faire à cet égard, par quelque Julie trop réelle, sur les figures du littéraire dans l'œuvre de ce *Voyageur distrait*¹⁸.

Au bout du compte et pour revenir à la question que je parais n'avoir posée que pour la laisser en suspens, j'incline à croire qu'il n'y a rien de frivole dans la douce ironie de Gilles Archambault. J'y verrais plutôt la marque d'une politesse paradoxale qui s'interdit le tragique par haine du pathétique, et qui fuit le grotesque parce qu'il est trop évident, une sorte de courtoisie de l'esprit qui répugne aux grands mots comme aux grands remèdes, mais qui n'en pense pas moins... En somme, «On n'a pas le droit d'être désespéré¹⁹».

*

Un vieux cliché veut que la fiction écrite par les critiques littéraires, et surtout par les professeurs, soit dépourvue d'imagination et sente l'abstraction à cent lieues. On sait que les lieux communs ont le cuir épais et qu'il est inutile de leur opposer les exemples des romans de Gérard Bessette, de Paul Zumthor, de Noël Audet, de Pierre Nepveu ou d'Yvon Rivard, tous universitaires et néanmoins écrivains. Quant à la prose narrative d'André Brochu, elle ne manque certainement pas d'éclat. Elle en ferait plutôt voir de toutes les couleurs: les daltoniens en feraient des hallucinations; les matérialistes en auraient la berlue (ce dernier mot sert de titre à une époustouflante histoire de revenant, l'un des meilleurs textes du recueil de nouvelles intitulé *L'Esprit ailleurs*). Le registre du futile mérite-t-il une telle dépense d'esprit, fût-il (pardon de l'écho calembourgeois) ailleurs?

18. Titre du huitième roman de Gilles Archambault, paru en 1981 chez Stanké.

19. *Enfances lointaines*, Montréal, Boréal, 1992, p. 41.

Les fadaises d'au-delà rappellent et contemplant étrangement celles d'en-deçà, peut-être pour une raison bien simple: «On ne découvre jamais qu'après coup, et trop tard, ce qui aurait pu nous mettre sur la piste d'un certain bonheur²⁰.» Cette triste vérité résume assez bien le canevas général du livre. La remarque sert d'introduction à «L'homme qui entendait toc!», mais les autres nouvelles se situent toutes dans quelque après coup sidérant, comme la fin d'une carrière, d'un grand amour ou de la vie même. Si la plume de Gilles Archambault est souvent grinçante, celle d'André Brochu est franchement ébréchée, tout à fait à la hauteur de son personnage maniaque dont «l'insomnie entend s'élever le ricanement de la nuit pure». On ne se demande plus ici ce qu'il faut prendre au premier degré. L'écriture se charge de vous emporter vigoureusement vers cet ailleurs visité par l'esprit du titre, qui est un esprit résolument excessif et absolument désaxé. Les tergiversations, les scrupules et les demi-teintes chères à Martin Désourdy font place à la verve ubuesque. Tout le monde délire avec une immense satisfaction dans les nouvelles de Brochu. L'écrivain s'offre une fastueuse célébration de son cinquantième anniversaire de naissance en lançant presque coup sur coup, après *La Croix du Nord*²¹, les nouvelles de *L'Esprit ailleurs* et les textes critiques du *Singulier Pluriel*²², sans parler de trois recueils de poèmes parus depuis 1989.

20. André Brochu, *L'Esprit ailleurs*, Montréal, XYZ éditeur («l'ère nouvelle»), 1992, p. 85.

21. J'ai signalé ici même la parution de ce récit qui s'est mérité le prix du Gouverneur général: voir *Liberté* 200, p. 87-88.

22. Montréal, l'Hexagone («Essais littéraires»), 1992.